

**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande  
**Band:** 17 (1879)  
**Heft:** 32

**Artikel:** Le parapluie de la femme d'en face  
**Autor:** [s.n.]  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-185304>

#### Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

#### Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

#### Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 09.02.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

La rage du collant a été poussée aux limites extrêmes. On cite une dame qui disait à une grande couturière :

— Si je puis entrer dans ma robe, je la refuse.

— Madame, riposta la grande couturière, je vais vous envoyer mon peintre, il vous peindra une robe sur le corps.

Les femmes grasses, au contraire, se cramponnent à la mode des robes collantes, dites *Costumes de nymphes*. Ça se comprend.

Toutefois, il paraît probable que les costumes collants jusqu'à l'indiscrétion, que les femmes portent depuis un an, ont vécu pour toujours dans le monde où se fait la mode.

C'est le bouffant qui succède au collant, mais si le pouf s'élargit au point d'entourer les hanches, ce n'est pas encore la crinoline qui renait. Ce sont les *paniers* qui relèvent la tête. Ils s'affirment de plus en plus pour les toilettes de ville, comme pour les robes de dîner et de bal.

*Un baiser.* — Il y avait, dans la première partie du siècle, un jeune étudiant récemment arrivé à Upsala, le fils d'une pauvre veuve, qui se promenait, avec quelques-uns de ses compagnons de l'Université, dans un jardin public, par un beau matin de dimanche.

Ils devaient tous fort joyeusement, lorsqu'ils aperçurent, dans l'allée où ils se trouvaient, venant à eux, la fille du directeur de l'Université, une jeune personne fort jolie et très bonne, qui se rendait à l'église avec sa gouvernante.

Soudain, le fils de la veuve s'écria : « je suis persuadé que cette jeune fille m'accorderait un baiser. »

Ses compagnons se mirent à rire et l'un d'eux, un riche étudiant, répondit :

— Voyons, c'est impossible. Tu es pour elle un complet étranger et tu voudrais... dans un lieu public, encore... C'est trop absurde de penser cela.

— Néanmoins, je suis certain de ce que je dis, maintint l'autre.

Le riche étudiant, piqué, offrit de parier une grosse somme, persuadé que son pauvre camarade n'oseraient même pas tenter l'aventure.

— Je tiens la gageure, fit le pauvre étudiant, le prenant au mot.

Au moment où la jeune fille et sa gouvernante passaient devant le groupe des jeunes gens, notre étudiant s'en détacha et suivit les deux femmes ; à dix pas de là, il s'adressa poliment à elles, elles s'arrêtèrent, sur quoi, d'une manière modeste et franche, parlant à la fille du directeur, il lui dit :

— Il dépend entièrement de *Frozen* (Mademoiselle) de faire ma fortune.

— Comment cela ? demanda-t-elle très étonnée.

— Je suis un pauvre étudiant, le fils d'une veuve. Si *Frozen* condescend à me donner un baiser, je gagnerai une grosse somme d'argent, enjeu d'un pari, qui me permettra de continuer mes études et délivrera ma pauvre mère de ses profondes anxiétés.

— Si votre succès et votre bonheur dépendent de si peu de chose, répondit l'innocente fille, je veux vous accorder votre demande. Et, rougissant un peu, elle lui donna un baiser sur la joue, comme elle eût fait pour un frère.

Sans arrière-pensée, elle entra ensuite à l'église, où elle pria Dieu de tout son cœur, et, en revenant chez elle, elle raconta à son père la rencontre qu'elle avait faite.

Le jour suivant, le directeur fit appeler le hardi étudiant, anxieux de savoir quelle sorte de personnage avait osé accoster ainsi sa fille. Mais les façons modestes du jeune homme l'impressionnèrent de suite d'une manière favorable.

Il écoute son histoire, et l'étudiant lui plut à tel point qu'il l'invita à dîner au château deux fois par semaine.

Environ un an après, la jeune fille épousa l'étudiant dont elle avait fait la fortune. Il en fut une femme heureuse et honorée, car il est, aujourd'hui, un des plus célèbres philologues suédois.

ANN SEPPI.

Extrait de la vie de Frédéric Bremer, auteur de *Nos voisins*.

#### Lo cordagni et lo māidzo.

Legnolon étai cordagni. Ne fasai diéro dāo nāovo, ma rapetassivè : repliantavè dāi tatsès, recosai lè couterès et mettai dāi brotsès. Gagnivè pou, mā tot parai viquessai. L'est veré que l'avai on pliantadzo et que n'avai pas fauta dē tot atsetā. Sa boutequa n'étai qu'on vīlho pāilo que n'avai que 'na fenétra et tegnai son legnu, sè z'eimpègnes et tot son commerce su la trablietta dē cllia fenétra. On iadzo que l'avai accouillai trāo rudo onna forma su la fenétra, l'épeccliā lè dou carreaux d'avau, que furont frézâ ein millè bocons et ein atteindeint qu'on vitrier passai perquie, Legnolon lāi mette dāo papāi, que cein ne baillé pas trāo dē dzo, mā cein vaut adé mī què duè bornatchès.

Cé coo étai gaillâ farceu, que lè dzeins l'amavont prāo po cein que l'ein avai dāi bounès à contâ, et l'avai lo diablio po tsantâ, que fasai pardié bin bio l'oûre. On dzo que mettai on tacon à n'on solâ à la serveinta ào grandzi à Charles à Louis à Dāvi, tsantâvè ein tereint lo legnu. Lo māidzo qu'étai vegnai pè lo veladzo et qu'étai assebin tant rizolet, oût lo cacapédze que bramâvè : « Mon lit, mon lit, mon pauvre lit, » etc. ; virè la téta dāo coté dè la bouteque et sè met à recasfâ quand vāi lè carreaux ein follie d'avis ; adon ruminè vito onna farça po férè à Legnolon ; s'approutzè tot balameint dè la barqua, trait son tsapé, eimbonmè sa téta contré ion dâi carreaux ein papāi, qu'a étâ tot dégrussi et quand l'a la téta dedein, ye fâ :

— Le cordonnier est-il là ?

Legnolon, à l'avi que vāi la frimousse dāo māidzo et que l'a recognu, einfatè coumeint on einludzo la téta dein l'autro carro, et quand l'est défrou tant qu'ai z'épaulès, répond :

— Non, il vient de sortir.

*Le parapluie de la femme d'en face.* — Il n'est point étonnant que cet objet devenu si indispensable cette année donne lieu à quelques plaisantes anecdotes. Le *Constitutionnel* raconte entre autres cette jolie aventure.

Un monsieur errait dans le quartier de Malesherbes, ces dernières semaines, le nez en l'air, à la recherche d'une adresse qui lui échappait, quand arrive une brusque averse qui ne lui donne que le temps de se réfugier sous une porte cochère.

Toujours en quête de la maison qu'il cherchait, il inspecte les alentours et aperçoit à la fenêtre, en face, une femme qui le regarde... C'est à n'en pas douter ! Elle est jolie ! Il oublie sa propre tournure, il lorgne et trouve que la pluie a du bon. La dame ne semble pas formalisée, et voilà le cœur de notre homme qui bat comme une horloge, tandis que son imagination voyage, escalade et superpose les rêves jusqu'au septième ciel. Il en est là de son délice, lorsqu'un évaleut arrive et lui offre un parapluie.

C'est de la part de la jolie dame. Quelle idée ! En tout cas,

c'est une attention, délicate même et modeste. Notre promeneur en est touché ; il eût cru indiscret, incivil de ne pas se servir d'un objet qui lui était si aimablement envoyé ; il lance à la dame une œillade, salue une main sur le cœur, l'autre sur le manche de l'outil, et, développant le parapluie avec élégance, il part de son pied lé plus léger.

Le lendemain, le ciel étant aussi serein que son cœur, notre promeneur, qui n'a pas dormi de la nuit, agité de mille espérances, vient carrément au logis de la dame, sous prétexte de rapporter ce magnifique parapluie, qu'on avait confié à sa déresse et à sa probité. On l'introduit... O félicité ! Il tremble comme un collégien.

— C'est vous, Monsieur, qui étiez hier sous la porte cocherre d'en face ?

— Oui, Madame..., femme charmante... adorable... c'était moi... Ah !...

— Vous n'avez pas deviné pourquoi je vous envoyais ce parapluie ?...

— Pourquoi ?... Non, créature céleste ; je n'ose espérer que c'était pour me procurer l'extrême bonheur de vous le rapporter...

— Non, Monsieur, c'était tout simplement parce que... j'attendais... quelqu'un, et que votre présence attentive devant ma maison pouvait le gêner !

Notre visiteur s'enfuit, bouleversé. Depuis ce jour, il a pris en haine féroce tous les parapluies et juré de n'en jamais porter.

Le père V., riche propriétaire de vignes à La-vaux, était connu par son avarice proverbiale, et chaque fois que les farceurs de l'endroit pouvaient lui faire déboucher une bouteille de ses vieux et excellents vins, c'était une vraie fête pour eux ; mais les cas de réussite étaient excessivement rares.

Un jour, deux ou trois d'entre eux se concertèrent sur la manière dont ils s'y prendraient pour se faire offrir un verre de 65, qui reposait dans une haute pile de bouteilles poussiéreuses au fond de la cave du père V., et dont aucune n'avait vu la lumière du jour depuis nombre d'années.

— Il nous faut faire courir le bruit que le 65 résille, dit l'un d'eux, et en porter la nouvelle au père V., qui sera bien forcée d'en déboucher une ou deux bouteilles pour s'assurer du fait et puis de les boire ensuite avec nous.

— C'est cela ; bien trouvé ! dit un autre, allons-y de ce pas ; il est probablement assis sous le tilleul, suivant son habitude de chaque soir.

Et tous se dirigèrent de ce côté, feignant de faire une petite promenade à la fin de la journée.

Bonsoir, M. V., comment ça va-t-il ?

— Voilà, voilà, comme les vieux.

— Oh ! vous vous conservez bien, allez, jamais je ne vous ai vu plus vigoureux.... vous êtes toujours le même.

— Il vous le semble.... ce n'est pas quand on a bientôt septante-cinq.... et où allez-vous comme ça.... quel bon nouveau ?

— Pas grand chose, dit le fils du syndic, seulement je viens d'entendre dire à plusieurs personnes que le 65 résille presque dans toutes les caves.

— Qu'est-ce que vous me dites ! fit le vieux propriétaire d'un air inquiet. Et d'appeler immédiatement son domestique : « Jaques, Jaques.... Va-t-en voir me chercher deux bouteilles de 65, là-bas, tout

au fond, lui dit-il en tirant la clef de la cave enfouie dans la profondeur de son gousset.

Les jeunes gens se regardèrent du coin de l'œil, en laissant errer sur leurs lèvres un léger et malin sourire, qui voulait dire : l'affaire va bien !

Jaques déposa bientôt les deux bouteilles près de son maître et alla chercher un verre et un tire-bouchon.

Le vieux déboucha avec précaution, essuya le bord du goulot, et se versa un doigt. Il leva le verre à la hauteur de l'œil : Le liquide était d'un jaune paille superbe. Puis l'approchant de ses lèvres, il en roula une gorgée sur son palais comme le font tous les dégustateurs, et après avoir bu ce qui restait au fond du verre, il remit le bouchon et l'enfonça d'un vigoureux coup de main. « Tiens, Jaques, dit-il au domestique..... seulement assez comme ça ! Va-t-en le remettre où il était. »

Les trois jeunes gens se regardèrent..... ils étaient joués.

Le lendemain de la fête de navigation, deux chars, lourdement chargés de pierres, gravissaient à grand'peine la route d'Ouchy à Lausanne.

Arrivés vis-à-vis du café Jacquier, il semble aux deux conducteurs que les chevaux refusent le service.

— Nos chevaux sont éreintés, dit un des charretiers, ils ne peuvent plus aller.

— Eh bien ! allons boire un litre, répond l'autre.

#### Charade.

Mon premier, chez les Grecs, a reçu la naissance,  
Mon second, destructeur, dévorant carnassier,  
Par fois ronge celui dont il tient l'existence.  
C'est aux bons coeurs que l'on doit mon dernier ;  
Et ceux-ci ne sont pas si rares qu'on le pense,  
Lecteur, pour t'en convaincre, habite mon entier.

Prime : un livre utile.

La livraison d'août de la *Bibliothèque universelle et Revue suisse* contient les articles suivants :

Les religions orientales et le christianisme, par M. Auguste Glardon. — De la culture et de l'enseignement des sciences morales et politiques, par M. Léon Walras. (Seconde et dernière partie.) — Le brodeur de Constantine. Nouvelle par M. Joseph Noël. — Lutte entre la liberté et la protection, par M. Ed. Tallichet. (Quatrième et dernière partie.) — La maison fermée. Nouvelle de M. Théodore Storm. — Chronique parisienne. — Chronique italienne. — Chronique allemande. — Chronique anglaise. — Bulletin littéraire et bibliographique.

Bureau chez Georges Bridel, place de la Louve,  
à Lausanne.

L. MONNET.

#### PIANOS GARANTIS

J.-S. GUIGNARD et C°

32, Grand St-Jean, Lausanne.

Pianos des premières fabriques suisses, françaises et allemandes ; pianos système américain à cordes croisées de toute solidité ; son magnifique. Pianos d'occasion. — Vente et location aux conditions les plus avantageuses.

HARMONIUMS